

Aurélie et Jean Pierre Girard



L'Est en West

Québec Amérique

Du même auteur

Notre disparition, prose poétique, Écrits des Forges, 2011.

J'espère que tout sera bleu, nouvelles, Éditions Québec Amérique, 2003.

Le Tremblé du sens (apostille aux Inventés), essai sur les phénomènes de création, 2003 (réédition 2005, VLB Éditeur).

L'Est en West, chroniques de voyage, Éditions Québec Amérique, 2002.

Les Inventés, nouvelles, L'Instant même, 1999.

Haïr ?, nouvelles, L'Instant même, 1997.

Léchées, timbrées, nouvelles, L'Instant même, 1992 (réédition 1993, 1997, 1999 en format poche).

Espaces à occuper, nouvelles, L'Instant même, 1992 (réédition 1993, 1997, 1999 en format poche).

Complicités, nouvelles, direction du collectif, PAJE/Stop éditeurs, 1991.

Silences, nouvelles, L'Instant même, 1990 (réédition 1993).

• **Prix Adrienne-Choquette de la nouvelle**

L'Est en West

chroniques de voyage

Girard, Jean Pierre

L'Est en West : chroniques de voyage

(Collection QA compact)

Éd. originale : c2002.

Publ. à l'origine dans la coll. : Mains libres.

ISBN 978-2-7644-1282-4 (imprimé)

ISBN 978-2-7644-1489-7 (PDF)

ISBN 978-2-7644-1859-8 (EPUB)

I. Girard, Aurélie. II. Titre.

PS8563.I666E87 2011 C843'.6 C2011-940378-1

PS9563.I666E87 2011



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3^e étage

Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1

Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Dépôt légal : 2^e trimestre 2011

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Mise en pages : Andréa Joseph [pagexpress@videotron.ca]

Révision linguistique : Monique Thouin et Chantale Landry

Direction artistique : Isabelle Lépine

Adaptation de la grille graphique : Nathalie Caron

En couverture :   Mike Plunkett - www.mikeplunkettphotography.com

Conversion au format ePub : Studio C1C4

Pour toute question au sujet de ce ePub : service@studioc1c4.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation r eserv es

  2011  ditions Québec Amérique inc.

www.quebec-amerique.com

Aurélie et Jean Pierre Girard

L'Est en West

chroniques de voyage

Québec Amérique

À Aurélien

À papa

LIMINAIRE

Nous étions en Westfalia, à l'été 2001. Il y avait notre chien, Monsieur Savon, accessoirement y avait aussi moi, bien sûr (il faut quelqu'un au volant), mais il y avait surtout cette petite Aurélie prête à tous les kilomètres qui existent.

Nous avons roulé, erré, ri, on s'est boudés, elle voulait à gauche je tournais à droite, on s'est couchés à des heures impossibles pour des grains de poussière qui réalisent des vœux, et nous avons rencontré des gens exceptionnels, partout dans le Québec, de vrais Anges de la route qui nous confiaient de grands bouts d'éternité — j'ai l'emphase facile ce soir mais vous savez bien, vous, que le bonheur est dans la lecture qu'on arrive à faire des événements, alors il ne faut pas se gêner pour piger dans l'assiette de bonbons quand il y en a.

Aurélie y allait régulièrement (sinon péremptoirement) de ses mots d'enfant, petites perles d'Amour qu'il n'y avait qu'à copier/coller afin de répandre la joie qu'elles portent, histoire de vivre encore davantage cet été qui restera marqué dans mes paumes à cause d'une dizaine de milliers de kilomètres en West, père et fille confondus dans le bitume. (« Et chien aussi ! »; elle m'ordonne de ne pas oublier Monsieur Savon — vous êtes prévenus, intraitable, et je ne parle pas du golden.)

Destinées à paraître sur huit semaines dans un quotidien près de chez vous, ces chroniques ont été une expérience de route et d'écriture comme je n'en avais pas connu, un « travail » sur le langage qui impliquait pour une fois mon « je », celui du papa, de l'écrivain, de l'homme. En cela, *L'Est en West* est unique dans mes publications (quiconque m'a un peu suivi sait d'ailleurs ce que je pense de l'autofiction et de ses dangers). Avec ces papiers, nous avons rejoint un public très large, ce qui m'a bien sûr jeté en bas de ma chaise (mon père aurait utilisé un verbe un peu plus viril que « jeter », crois, mais il ne l'aurait pas dit à haute voix, et encore moins écrit). Il faut saisir qu'un écrivain normal, au Québec, ne reçoit pas trente courriels par semaine à propos de ce qu'il publie, alors ça atteint, et même ça choque un peu.

D'abord simple rendez-vous hebdomadaire platonique, sans conséquence ni rien, *L'Est en West* se sera donc transformé et s'adressera désormais pour l'éternité (emphase, emphase...) à un public averti, vacciné, que mes autres livres n'auraient jamais rejoint. (« Tu sais, le type qui roule avec »

filles et son chien, juste un petit quart d'heure je te jure, occupe-toi des jumeaux OK? » Texto : un d
courriels reçus.)

Publier l'ensemble en livre (ennobli de quelques ajouts, perles d'Au et Anges inédits, pour l
vrais accros) pourrait ressembler, vu du pont, à une façon de dire merci. Eh bien c'est exactement ç
Pour être franc, j'imagine que c'est le seul de mes livres que mon père aurait lu au complet.

Alors, style genre à +, comme dirait Aurélie. (Seigneur...)

Aurélie Gira

Jean Pierre Gira

(«Et Savon! Es-tu alzheimer papa?»

APPELER LA JOIE

*Mon nom, prononcé sur des airs de moteur
qui grondent, c'est beau*

Sophie Traversy, *Amérique*

J'ai de la chance. Même dans ma ville, je vis à peu près incognito. Mon maire ne me connaît pas, mon député non plus, et mon propriétaire à peine — le cher homme s'inquiétait il y a peu de mes états d'âme, quand un matin j'ai projeté vers les cieux déjà embouteillés quelques répliques bien senties d'une pièce sur laquelle je travaille trop peu. Cet été, je baladerai cet incognito au cœur d'une forêt d'érablière en Beauce, dans la banlieue de Boston, dans le cimetière où mes parents reposent, sur le bord de la mer en Gaspésie, en Abitibi ou sur le boulevard Saint-Laurent, je ne sais pas, on verra, mais c'était ma seule condition avec *Le Devoir*: pas d'itinéraire. Toujours à l'est, toutefois (d'où, titre); j'n'irai pas à Chicago cet été ni ne dépasserai Ottawa vers l'ouest — bien qu'encore là, on verrait Aurélie fera assurément des représentations assez appuyées pour Marineland, Niagara ou d'autres lieux semblables suçons, mais je suis son père, je n'ai donc surtout pas à dire inconsidérément oui, ni même m'adresser constamment à elle sous la forme interrogative, ça ne pourrait que la pourrir. (Sauf que voilà, dans le fond de ma besace grouillent deux ou trois hésitations et autant de peut-être, des sortiments de secours, quelques cartouches de consentement, tiens, et c'est comme ça qu'on vit vieux d'ailleurs — sans compter que je ne suis pas chaud à l'idée de vous parler, dès cet interminable incipit, de cette détermination confondante de cette gosse et de la guimauve que je parfois deviens quand éclate son rire.)

Je vais sans faillir vous raconter notre trajectoire, nos lieux de passage, nos rencontres avec des gens inconnus illustres, des gens croisés au hasard de la route, de ces anonymes que nous sommes dans le fond tous, et des parentés retrouvées à quatre cents milles de chez moi. Je traîne une caisse de bouquins, certes, mais presque pas de nouveautés, et des genres assez éclatés. Vers la boîte à l'instant je me penche, et je vois Claudel, Auster, un livre sur les préraphaélites, une biographie de Roman Schneider, Vian, Lorrie Moore, une dizaine de *Archie et Jughead* et le dernier Achille Talon, c'est vraiment n'importe quoi mais ça sent le lilas. Je vois Suzanne Jacob et René Lapierre à côté de *Naissance d'une cathédrale* (un bonheur qui relate les étapes de la construction d'une cathédrale imaginaire : Chutreaux), et *Le Livre de l'intranquillité*, édition intégrale, bien à plat sur le *Sport Illustrated*. Non, je ne vous dis pas s'il s'agit du spécial maillots, mais du bout du coude je pousse un peu Pessoa et la fatalité, c'est l'été.

Vous le concevrez, le type qui a échappé toutes ces grandes œuvres dans cette boîte n'a guère de sens, ce qui l'amène cependant à celui de son périple, qui n'en a précisément pas lui non plus. J'irai vers les trésors et il y en a partout, s'agit de regarder, chacun est responsable de la clarté comme de la joie, de la naissance du bonheur comme de celle de la misère qui colle à chacun de nos innombrables moignons dès qu'on a le dos courbatourné.

L'essentiel est évidemment visible pour les yeux, très éclatant, et j'y reviendrai.

La bonne moitié du verre

Ce périple ressemble beaucoup à l'écriture, du moins pour moi.

J'apprends chaque jour à apprivoiser l'humilité qu'il faut pour accepter dans une relative sérénité d'ailleurs fugace que je ne sais juste pas comment finira la phrase que j'entreprends d'écrire — non pas de virgule.

Mais j'ignore. C'est ça la vérité. D'où je viens, où je vais, enfin vous comprenez très bien.

Alors conséquemment, je ne sais pas davantage ce que je trouverai sur la route — cela va assurément de soi, sinon j'investirais toute cette belle essence dans l'immobilier. Mais je roulerai cependant comme un bon, cet été, je le jure, tranquillement, sciemment, vers ce que je ne connais pas.

Vous pouvez donc vous attendre à n'importe quoi, selon la saveur qu'il y aura à donner au jour — parce qu'elle y réside, cette saveur, ça c'est indéniable, c'est une promesse comme l'aube est une promesse : nous avons un rôle colossal à jouer dans la naissance du Beau et la continuité du Bien. Mon père ne disait pas, mais il le pensait j'en suis certain : « La grande chance de voir la bonne moitié du verre : la pleine ». J'ajouterai : La poésie est moins dans les livres que dans le regard. (Et le poète ne sait-il pas canaliser cette colère sourde, cette rage de vivre et de sentir dont son œuvre demeure cependant gorgée ? À vous de me dire, moi je suis pas poète.) Alors, cette connerie des virages à droite au feu rouge — qui fera date et décret, j'en suis certain —, j'en parlerai peut-être, la crasse et la gloire de ce qu'on nomme l'Amérique, aussi, et puis les cabanes à patates, les foyers de vieux, les amours égarées dans l'explosion du sens, les jambes d'une étudiante de Kiev en vacances à Berthier-sur-Meuse, les marmottes mortes, les histoires de cul de Christine Angot ou la terrifiante mode de l'autofiction (même si ces trois derniers sujets, c'est à peu près la même chose), enfin vous voyez, n'importe quoi avec ou sans gants, à la lueur de ma lampe à l'huile. Je vous dirai peut-être aussi pourquoi Foglia a raison de planter votre livre de l'année, la piscine à Kigali, en disant que c'était bien bon mais que ce n'était pas de la littérature. On verra. Je me charge d'à peu près tout et j'assume la grande majorité de ce que je dirai, le reste étant imputable à l'émotion pure et brutale, ou à ce qu'on pourra inventer d'encore plus énorme pour justifier nos bourdes.

Ce ne sera ni *On the road* ni *Volkswagen blues*, mes livres resteront mes livres, mais quand il faudra crisser je serai là — je parle évidemment des pneus. Avec *Les Anges de la route*, j'essaierai de vous montrer les gens que j'aurai croisés, à quel point ils sont immenses, et de temps en temps je vous confierai des secrets, comment aider un camionneur, pourquoi ne jamais laisser sa voiture au-dessus d'une bouche d'égout, pourquoi préférablement se garer à reculons, ou encore qu'il faut toujours clignoter avant de freiner, et pas l'inverse, Seigneur, sinon on court le risque de se faire rentrer dans

Cachemire. (Je succombe aux majuscules, je sais, mais le souvenir du dernier imbécile est très frais.) En exergue, chaque semaine, vous lirez une citation d'un texte en devenir (comme la phrase de Sophie, ce matin), texte écrit par d'autres inconnus, des étudiants au contact desquels je me trouve parfois, afin de leur dire: «Regarde, tu pourrais peut-être tourner ici», ou quelque chose de plus vague encore, qui les accompagne sans leur nuire. (C'est ça mon travail auprès d'eux, à l'université, au cégep ou ailleurs, j'ai décidément beaucoup de chance.) Vous serez enfin conviés, tout l'été, à un trépidant concours de création: «les Derniers Mots de Dieu». Ce sera pas triste.

Je charrie ce projet de carnets depuis mes années de moto, je crois. (Écrivain de la route, a-t-on souvent écrit de moi — un expert en marketterie a décrété un jour que cette étiquette était aussi accrocheuse que mon passé de footballeur ou les Charolais de mon père, qui avaient la curieuse destinée de finir en T-Bone — ce «T-Bone», je l'avoue, auquel je ne sais même plus si je dois apposer des italiques, le Larousse acceptant désormais «mail», «piercing» et «J'aime ça grave...», nous allons tous devenir fous.) Reste que c'est un peu vrai: j'aime rouler et j'aime les chemins de travers quand vous me lirez, dans votre édition du samedi, moi je serai ailleurs, peut-être tout près de vous.

Avec tout ce millage, à quel moment trouverai-je le temps d'écrire? Eh bien, quand vous vous éveillerez par une nuit caniculaire de juillet, dites-vous que Girard ne sera que l'un de ceux qui, à ce moment, travailleront à conférer une forme, et ainsi chercheront, dans la paix relative d'une route dont l'asphalte sait l'importance de s'effacer à mesure, quelque sens à donner à cette boule qui révolutionne inlassablement, en alignant son bonheur sur l'indice du TSE 300 pendant que Nortel plante. Juste l'un d'eux: ceux qui essaient. Ma famille. Que j'aime ou non les résultats auxquelles aboutissent ces foreurs de l'imaginaire, c'est assez secondaire, ce n'est rien. Le seul fait qu'ils écrivent me laboure. (Imaginaire, réalité, fiction, on en parlera aussi. De ces cathédrales comme Chutreaux qui n'existent pas, et dont c'est précisément la capitale vertu.)

L'équipage

Capucine, d'abord, ma très fidèle, Westfalia (d'où, titre) devant l'Éternel depuis 1986 — ce dix-sept mille sept cent soixante-dix-sept kilomètres au compteur, à peine sept mille trois cent soixante et un (.0625) par année si on compte vite, jamais d'hiver, cherchez-en des pareilles — on m'a l'envie bien plus que mes adverbes, on s'en procure des semblables en Californie, mais je lais courir, j'ai compris la paix. Capucine et moi, ça fait déjà cinq ans — ce qui est loin d'un record mais qui n'est pas non plus si courant que ça dans ma vie sentimentale. Comme chaque année, à partir du novembre, j'ai ramassé mes deux dollars et ce printemps je lui ai offert quatre pneus. (Devant un problème sérieux, où que je sois, je sonne Denis Boisclair, Saint-Sulpice, meilleur garage de West au sud de Pluton — cette plogue ne me vaudra pas un service supérieur, je l'ai déjà.) Premier secret:

voudrais bien mettre ce qu'il faut sur Capucine pour l'offrir à Aurélie le jour de ses dix-huit ans — elle en veut. L'important est de nourrir des projets, n'est-ce pas ? Les réaliser est une prime. (Au fait que les apôtres des résultats à tout prix aillent lire autre chose, le samedi, s'il vous plaît, c'est quand même demandé gentiment.) Craies de trottoir, *freesbee*, *game-boy*, une mite de gars une mite de fille (je vous expliquerai), cellulaire, jeux de poches et d'échecs, Off régions sauvages contre la saloperie du Nil, ballons de volley et de basket, *olio d'oliva e vino*, tout est déjà dans la cale.

Monsieur Savon, ensuite, un golden de quatorze mois ne possédant à ce jour qu'une notion extrêmement vague du concept de l'interdit, et qui conséquemment démontre un enthousiasme ferroviaire à la vue d'absolument tout ce qui bouge (trois adverbess, je sais, mais vous auriez dû lire le premier jet), un parangon du plaisir dont je dois encore tempérer les ardeurs en lui enfilant une sautoir muselière quand je le laisse seul dans Capucine plus de trois minutes parce qu'il mangerait le lit du bas. Un chien qui adore l'eau, en plus, ce qui me laisse soupçonner un été au bas mot infernal. (Aurélié et moi craignons les mouffettes ? Eh bien oui, oui, oui, c'est oui en jurons, et le pluriel vérifie parfois quand il est tard et que l'auteur est las.) Je compte néanmoins sur Savon pour jouer son rôle du faire-valoir, je l'avoue, et pour me rappeler que rien dans la vie n'est plus grave qu'un chien boueux dans un Westfalia par ailleurs à peu près propre. Il sera toujours là, bonne bête blonde — il ne se trouve ici aucune allusion sur la capacité de Monsieur Savon à saisir certains concepts simples.

Et puis bien sûr Aurélié, essentielle petite âme, qui ne sera avec moi que la moitié du temps mais c'est comme ça la vie. Huit ans. C'est sa trouvaille à elle, le nom du chien. (« Et demi, papa. ») Pour elle, le West est une gigantesque maison de poupée ; à part le moteur, elle en connaît les recoins mieux que moi (et encore ici je me méfie, l'intuition féminine, même quand il est question de bielles et de pistons, j'ai déjà donné, je prends mon trou). Cet été, sur les balançoires de mille terrains de jeux de la province, j'aurai droit à du rouge à lèvres qui brille dans le noir, à des séances de tresses où je serai cobaye et à un régiment de Barbie à l'étage de Capucine. (Mes vrais amis, ici, ne rient pas.) Cet enfant gosse a de meilleurs yeux, de plus incisives reparties, bref un bien plus bel avenir que celui de son père.

Et ce père aussi, fatalement, vous le reconnaîtrez dès qu'il entrera dans le saloon, il est petit manchot, presque chauve, polyglotte, (la photo qui paraît dans les journaux est d'ailleurs modifiée à Photoshop par un récidiviste bosniaque qui possède un réseau de blanchiment d'argent à Cowansville). Monsieur Savon pèse douze livres une fois la crème solaire appliquée, l'auteur rédige ce premier article sur une plage corse, engrange une fortune avec la fluctuation du prix de l'or, et cette phrase entière est l'antépénultième mensonge de son été parce qu'il se garde un coussin — le bougre est un écrivain, on le lui a répété, il entretient donc une certaine relation avec le mensonge, et il pleure devant les crocus printaniers (ne cherchez pas de logique, Seigneur, nous voulons inscrire ceci dans le registre des « lectures d'été »). (Éloge du mensonge, au fait, je vous parlerai aussi de Romain Gary mais pas comme Nancy Huston le fait ; procurez-vous déjà *Clair de femme*, un des grands romans

d'amour de ma vie.)

Si je serai un peu plus bronzé en août ? Eh bien écoutez, le boulot c'est le boulot, gagne ton salaire, mon homme, et *Fais ce que dois*. Alors oui, je serai plus bronzé en août. Na.

Votre rôle et les Derniers Mots de Dieu

Si vous voulez m'envoyer des affaires ou réagir à mes énormités, ne vous privez pas, on va jouer ça interactif. Des livres, des cassettes piratées de vos meilleures musiques de route, des nouilles dans un sachet, de scabreuses aventures, des endroits où coucher — gratuitement si possible, *Le Devoir* n'est pas exactement le pactole. Envoyez tout ça au journal, je ferai un détour deux ou trois fois pendant l'été. Pouvez m'inviter aussi, voire m'accueillir (c'est tellement beau, ce mot). Sait-on jamais ? À l'embarquement, on se demande un moment si Dieu existe, on se rend très vite à l'évidence que si, et pour se distraire, on avaler ça on joue une partie de dés à la brunante, devant un scotch, un thé et des braises. (Vous vous rappelez ? Jouer. Comme dans : jouer. Pour rien. On lance les dés, on les regarde fendre l'écume, on rit, on se dit ce qui nous a fait le plus sourire dans la vie, on décroche avec stupéfaction un double six, on parle ensuite de ce qui nous a déchiré, de ce qui nous déchire toujours, on lance encore les dés, on atteint l'aurore.) Mais l'idée demeure : prendre cet été le temps de vous décrire un peu de soleil et de pluie, savoir à qui je parle, et quand j'échapperai une bêtise stratosphérique, mesurer votre belle indulgence envers le genre, puisque vous aurez bien entendu la grâce de l'attribuer à la pression atmosphérique énorme qu'on peut vivre dans un pneu, tiens.

Et à propos de Dieu... On va bien voir.

Vous êtes peinarde, vous regardez pousser vos tomates, et vous m'envoyez ce que vous supposez que seraient « les Derniers Mots de Dieu ».

Qu'est-ce qu'Il dirait, Lui, à la fin ?

Lâchez-vous, vengez votre enfance, n'importe, mais faites court. (Il y a des chances qu'on monte ici tout un répertoire, mon ami.) Un porto au gagnant ou à la gagnante, c'est moi qui juge, c'est moi qui paie.

Je me mouille le premier : « Et si on éteignait ? » (J'aime assez l'idée qu'Il finisse ça en demandant l'avis de quelqu'un.)

Vous étiez avertis : de n'importe quoi, on verra bien si on peut parler de tout dans ce canard. Mais en mode léger, ton badin quand c'est encore possible, comme si toutes nos recherches et nos études avancées convergiaient vers la paix, comme si nous cherchions tous réellement à rouler à proximité d'une joie, souverains et volontaires dans notre ténacité à sans relâche l'appeler.

Allez. Bonne Saint-Jean, et laissez personne prendre la route soûl.

LES ANGES DE LA ROUTE

(Elle a peut-être trente ans, ne pèse pas cent livres, mesure tout juste cinq pieds ; elle porte une jupe noire trop serrée, elle n'est pas maquillée.)

— Vous avez bien mangé ?

Je prends quelques secondes pour revenir, je suis con comme on les aime, j'étais dans un passé récent, pas facile, on traîne toutes sortes de trucs en West, l'été ne mène pas toujours à quelque chose.

— ... Comment ?

— Je peux vous servir un dernier café ?

Elle se tient là, debout, tranquille, son café a bouilli, il est infect et j'en ai déjà avalé quatre tasses, il y a la pluie derrière elle, dans la vitrine, tant de choses à comprendre encore, à prendre comme elles nous arrivent.

— Euh... Oui... C'est gentil.

Mouvement des hanches et du bras droit, elle verse son sirop, elle s'éloigne, derrière elle retombent de petites pépites de lumière, je n'invente rien. « Je peux vous servir un dernier café ? » (Non mais vous entendez ça ? « Je peux vous servir... »)

Parfois on est repêché par une phrase, un mot, un souvenir, un arbre, l'empreinte d'un jonc passé à la chapelle de l'aéroport de Mirabel. Il s'agit d'être attentif à ce qui peut un instant nous réparer. Ce n'est pas toujours très simple.

Mais quand ça arrive, on repart, on reroule, et puis voilà qu'on prie un petit peu, tiens donc, en avalant l'asphalte, afin qu'il n'arrive rien à ces grandes dames essentielles qui éclairent les *truck stops*.

On les appelle des serveuses.

— Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie, Aurélie ?

— Magicienne.

— Tu l'es déjà.

— Ben non. C'est long papa, magie noire, magie blanche, je voudrais faire apparaître d'affaires.

— Tu le fais déjà.

— Ben non papa... Des vraies affaires.

— Ma joie, c'est pas une vraie affaire ?

— Tu comprends rien.

DE HÉRONS ET D'ERRANCE

*Le récit requiert la présence
d'un héros qui sache voler*

Amélie Bourque, *D'une logique littéraire*

30 juin 200

Aurélie et moi roulons sur Springsteen, compilation, cassette offerte par Karen à l'époque. pleut. Je n'ai plus d'essence. Je me trouve gros. Ce n'est pas drôle.

Aujourd'hui, premier jour de notre odyssée vers le Rien à peu près absolu, je vous écrirai d'un lieu qui m'est infiniment cher, La Visitation, petite paroisse limitrophe à Sainte-Perpétue, village lui-même à mi-chemin entre Montréal et Québec, par la 20 — ce village-là qui m'a vu naître, comme on dit.

(Vous savez probablement ce que c'est : un jour, le ciel est couvert, vous avez roulé n'importe comment, manqué de propane au dîner, le premier traversier était plein, les restaurants moches, le soleil de votre journée préférait jouer seul à la poupée sur le siège arrière, puis le jour s'est perfidement mué en soir, qui lui-même allait bientôt appeler la nuit sans que vous puissiez réellement intervenir, mais vous remarquez soudain, en émergeant des sols entre chien et loup, que vous roulez dans une contrée familière, vous avez déjà parlé à cette clôture, vous vous êtes déjà assis dans le fossé, mais tonnerre, nom de nom, eh ben eh ben, c'est que vous êtes tout bonnement revenu sur les lieux de votre enfance mon petit. J'imagine que ça ressemble aux blocs de départ, pour un sprinter. Alors à ce moment, voyant l'avenir s'agiter ainsi à l'arrière du Westfalia, ça claque comme un fouet dans votre paume, vous pensez à la chance incroyable d'être encore en vie, vous qui avez passé un peu plus de la moitié de votre existence consciente sur la route, vous êtes encore en vie alors que Denis Vincent est mort, Denis Duguay est mort, Jacques Lafond est mort, René Chauvette est mort, qu'ils reposent en paix. Mais vous, avec cette fillette dans le rétroviseur, vous êtes vivant mon garçon, très très simplement, vivant, alors ça fera, secouez vos puces et chassez la pluie, chassez les traversiers bondés, chassez le prix de l'essence et les réminiscences, rien ne vous aura, ce serait trop idiot aujourd'hui encore les Barbus rentreront bredouilles, vous vous dresserez entre eux et votre gosse. N'est-ce pas votre rôle, d'ailleurs, cet été, de voir la route et ses Anges?)

Mais, La Visitation.

Petit rang Saint-Pierre, rang de gravelle où nous roulons doucement parce que nous aimons nous

amortisseurs, dans le concassé 0-3/4 qui ne survivra pas à l'été (un ami d'enfance, Mario, m'a appris qu'ils allaient bientôt asphalter). Nous arrivons à ma halte fétiche. Je me range, je pourfends les derniers soubresauts du crépuscule agonisant pendant que Monsieur Savon se précipite pour faire de plongée. Je fais naître quelques formes dans les nuages qui s'endorment, un roseau, un chevreuil, « Auréliens, Aurélie, regarde, un nuage en forme de nuage », elle ne trouve pas ça vraiment drôle, mais elle localise un visage de clown que je n'arrive pas à discerner, même la tête à l'envers, ça elle rit. Je déploie Capucine, et avant de faire à manger nous cueillons quelques fleurs, depuis Renée c'est un rituel. Aurélie les dispose dans une carafe de Ricard empruntée il y a deux ans dans un café placée d'Italie où le croque, pardonnez-moi, était sincèrement à chier, et les prix aussi parisiens que la gueule du garçon dans le pire de vos cauchemars (ma nièce et ma fille s'en souviendront; jusqu'à il y a deux secondes cet emprunt était notre secret). Nous dormons à trois jets de pierre plate d'une sciure récemment incendiée et d'un barrage où nous posons nos fesses pour sortir de la rivière Nicolet un tas de barbotes consentantes, des achigans, des crapets-soleils qui n'ont aucune éducation et qui évoquent l'allure que les OGM donneront sans doute aux bipèdes au XXII^e siècle. (On est tous le cobaye, prototype ou l'inventé de quelqu'un, rappelez-vous votre premier amour — ou le dernier. Quelqu'un quelque part, se fait les dents sur vous, désolé; avant ou après votre passage, on vous invente, et votre tendresse, votre compréhension, votre tempérance n'y changeront jamais rien. Courir le risque d'être inventé, cela dit, c'est sans doute courir le risque d'aimer, eh. Je suppose que je suis encore le dernier à comprendre.)

Hérons

À l'aube, éloignés de la tribu de colverts, deux grands hérons dans la rivière. L'air égaré, un peu baveux. Je voudrais que ce soient les mêmes depuis que je viens me réfugier ici, alors j'imagine très fort que c'est vrai, je berce mon vœu comme un enfant son rêve, et ensuite je commence sérieusement y croire. Je berce encore un tout petit peu, j'y mets beaucoup du mien, et finalement voilà, sur la vie d'Aurélie je pourrais le jurer: ce sont bien les mêmes depuis cinq ans.

Je ne connais pas grand-chose aux oiseaux, même pas à ceux qui picorent les cœurs, je ne sais même pas combien de temps ça vit, un héron, pas plus que la date estampillée sur le flanc d'un coup uni, mais je sais qu'on peut inventer la réalité, et que c'est même parfois une question de survie. (Je suis emphatique et creux, mièvre et vieux, un peu croulant aussi, je sais, mais l'aube est si majestueuse encore, et je respire, je me rappelle ce qu'est un complément d'objet direct, je me rappelle que j'en trouve plusieurs en une minute quand je m'y mets, et j'arrive ainsi, de temps à autre à composer à partir de ces trouvailles insignifiantes une certaine façon d'être au monde. Vu de la rivière, je dois ressembler à une momie.)

« Qu'est-ce que tu fiches encore ici, toi ? » lance le plus bleu des hérons, un grand sec à l'évidence mal embouché. J'essaie de lui sourire, il m'a donc reconnu lui aussi, et ma mère m'a élevé dans le respect de certaines politesses. « Hasard, mon vieux », répons-je. « Peuh ! » réplique-t-il avec une redoutable économie de moyens que sa cervelle d'oiseau ne laissait pas présager. Il n'est même pas six heures, et je sens que déjà quelqu'un veut jouter. Je soupire, je lui offrirais bien quelques sardines pour qu'il vienne poser ses ailes, mais je crains que Monsieur Savon ne maîtrise pas tout à fait les règles d'hospitalité avec les volatiles. Je regarde le soleil, je pense aux polémistes et je me demande réellement comment on peut décemment croire qu'une claque sur la gueule est une introduction valable à quoi que ce soit. Je suis dépassé, et il est à peine six heures dix, ce sera une grosse journée. Aurélie s'éveille, sort en titubant du West, tente de replacer ses cheveux, me repère, s'approche de moi et finalement me demande à qui je parlais, encore. Ensuite elle dit bonjour.

Il y a dans ce « encore » un peu lascif tout ce qu'un papa peut espérer, je crois, notamment l'assurance tranquille d'une enfant pour laquelle des grands, malgré la merde d'une séparation, ont pu s'oublier un peu, faisant ainsi de la place pour sa compassion à elle, plus tard, et il y a surtout l'acceptation à peu près inconditionnelle de ce que l'autre deviendra, de ce qu'il pourra aimer ou craindre ; son essentielle différence. Il y a beaucoup d'amour, en fait, ce matin, qui marche vers moi qui vient s'asseoir sur ma cuisse et bâiller sur mon épaule. Je suis de nouveau cloué à ma chaise dépliant, en cette aube alanguie, par la chance que j'ai.

Courrier du Seigneur

Réagir à quelques courriels, déjà, merci Seigneur. (Je blague, aucun ne vient réellement de Lui). On me demande entre autres si je ne suis pas « farouchement contre les cellulaires, surtout la voiture ». Eh bien, non. Et il me fait très plaisir d'ajouter : S'il vous plaît, ne nous faisons pas trop transpirer cet été avec la norme, la bonne manière, la rectitude, ou encore la résistance pourta nécessaire à ce que vous appelez la mondialisation, n'importe, le Mieux sera toujours l'ennemi du Bien. Ma mère a appris à conduire dans un rang de terre, avec un Chrysler vert qui devait peser deux tonnes. À un certain moment, devant les difficultés inhérentes à ce bel apprentissage, elle a imputé à la voiture le fait qu'on roule tout croche. Mon père, assis côté passager pour une fois, regardait dehors impassible. Et moi, ti-cul renfrogné dans le milieu, l'âge d'Aurélie à peu près, j'observais se déployer à gauche et à droite le patient travail des jours, le vieillissement de mes parents, j'apprenais les paralangages, la patine des rapports humains et les inestimables cadeaux de la durée. Papa murmuré, sans cesser de regarder dehors : « Tu sais, des fois le problème est sur le siège ». Je ne sais pas s'il parlait à ma mère ou à moi, mais faire d'une phrase deux coups cadrerait assez bien avec la façon d'être un homme.

Tout ça pour dire que : Lâchez-moi le cellulaire, tout dépend toujours de qui est sur le siège (Sans compter que le cellulaire n'est pas exactement la fission de l'atome en matière de menace contre l'humanité.) J'ai un cellulaire parce que je couche une fois sur deux dans le bois avec une fille de huit ans, point. («Et demi, papa.») Mais l'hiver dernier, voyez-moi ça, j'ai aidé un type à sortir d'un champ sur la 40. (Il a demandé : «'Vez-vous m'câller un towing ?». J'ai frémi, j'ai pensé à George Dor et à son Emmanuel de fils que je salue ici, mais dans mes propres idiomes j'ai câllé le towing parce que l'entraide traverse les langues et que c'est un truc que je tenais à écrire dans cette série : La langue n'est pas un veau, fût-il d'or, c'est un outil.) Trois semaines plus tard, j'ai parlé une heure avec mon pote Robert (peintre et cinglé qui hante les routes lui aussi), un prix de fou cette fois-là, c'est vrai, mais il est resté en vie, et moi aussi, ce n'est pas rien. «T'es où ? » est un chant d'amour d'amitié, une vague, une signature, une déclaration — c'est toujours nous qui arrêtons le sens inventons le Beau, je n'arrive pas à en démordre. La possibilité d'entendre ou de dire : «Tiens bon ou alors : «Si ça va mal appelle», ou encore : «Arrête de te casser les nénettes, fais taire tes Barbus rappelle demain», eh bien c'est simplement génial, ça repêche et ça panse. Ce serait quoi, entre nous l'ontologique problème là-dedans ? Vingt dollars par mois ? Seigneur, chacun ses priorités.

Vous souhaitez tout de même interdire les cellulaires au volant ? OK. Mais dans ce cas, c'est interdit aussi qu'on fume, qu'on chante à tue-tête et bien entendu qu'on se livre à quelque attouchement que ce soit, mignardises, guilis-guilis, papouilles et autres amabilités, y compris les fellations. Mon Dieu, des plans pour vider les routes, que ceux qui n'ont jamais péché jettent le premier cellulaire.

Non, franchement, arrêtons d'interdire, essayons d'éduquer, et utilisons le cellulaire avec notre tête, si je puis dire. (Arrêter sur le bord de la route pour parler, messieurs-dames, ce n'est pas très compliqué, êtes-vous sincèrement si pressés que ça ?) Et pour ce qui est des mesures de sécurité vraiment déterminantes, faisons-nous une société réellement distincte et bloquons mécaniquement tous les véhicules à cent vingt, y compris ceux de la police, une barrure dans le moteur à la frontière rien de moins.

Écoutez, depuis le début de l'été, Aurélie et moi avons dépassé cinq véhicules (cinq !), dont un calèche, une Géo Métro et un train (que je ne devrais pas compter parce qu'il démarrait), tout en nous faisant regarder comme des parias parce que nous roulons quatre-vingt-dix sur l'autoroute. C'est une folie, cette vitesse. (Je précise, dernier détail : Porter le cellulaire n'empêche en rien de ramasser ses papiers, d'effacer ses traces, de laisser les places et les plages vierges. C'est même un devoir de faire en sorte que personne ne puisse suivre nos pas ; que toutes les célébrités y pensent une seconde. Encore une fois, nous voilà postés devant nous. Responsables. Et si vous tenez vraiment à laisser quelque chose derrière vous, que ce soient les fleurs.)

Non mais ça va n'importe où cet articulet de merde, sussure Anna devant son jus d'Ananas ? Bien banco, c'est même le principe, vous étiez avertis. À l'université, ils diront que je tente de marier le fond et la forme, que l'auteur cherche son ton, que Adorno n'est pas complètement incompréhensible pour le commun (ce qui est vrai, mais pas avant la collation s'il vous plaît), et que chacun demeure responsable de ce qu'il dit et de ce qu'il tait. Ce qui, voyez-moi ça, manifestement ramène à ce que j'écrivais plus haut (d'autant que vous ne me subirez plus que six fois après celle-ci, aussi bien tailler dans le gras): on est toujours responsable de soi, de ses actes, de ses paroles, de ses silences. (Tout le monde abonde ? On poursuit.) La Faute (savez, grand F, celle de l'Église ou celle de ceux qui ont besoin de nous la visser dans le dos), c'est donc nous qui lui donnons prise dès qu'on admet son existence. (La véritable absurdité est là, d'ailleurs, et Camus l'a comprise à bonne heure: Faute et Pardon sont des inventions strictement humaines. Si elles existent, c'est en Haut Lieu; elles ne sont conséquemment pas de notre ressort.) La responsabilité par contre, ça c'est à la hauteur du bitume. (Toujours d'attaque ? Ataboy, estocade alors.) Mais dans ce cas (et même si on risque l'excommunication dans ce monde tapissé de *Petit Prince*), Saint-Exupéry (qui volait, lui certes, ce qui ne doit pas nuire) ne s'est-il pas trompé rare dans la lecture de ses cadrans quand il a fait dire à sa rose qu'on devient à jamais responsable de ce qu'on apprivoise ? (Mais était-ce la rose ou le renard ? Je sais plus.) Vous remarquerez que cette formule que vous chérissez tant est si belle qu'elle est fiançable dès la première nuit, mais vous remarquerez aussi qu'à la source, effet pervers, elle vient priver l'apprivoisé-e de sa souveraineté dans l'existence. Elle la nie, même. Et elle ouvre la porte à la calamité la plus meurtrière depuis qu'une amibe s'est hissée sur la terre ferme, le fameux: «C'est ta faute», auge putride de la rancune où s'abreuvent tant d'avocats.

Il y a des glaces à la pistache qu'il faut refuser. À la source. Restons forts. Tenons bon.

Parlant de pistache, revoici «les Derniers Mots de Dieu», qui devient grâce à vous un concours épatant. Continuez de m'envoyer vos trouvailles avec la même frénésie et je publierai pour Noël un recueil de vous en versant la totalité des redevances aux orphelins de Duplessis, tiens, retournez d'ascenseur, Bruno appelle-moi. Suggestion de Raymond Pellerin, de Victoriaville, un joueur exceptionnel, inoubliable, faites-moi confiance, on voit qu'il y pensait depuis un moment: «J'avais pourtant payé pour un forfait complet». (Dieu, en ligne, au comptoir des réclamations. Un peu de numéro entre l'index et le majeur.)

L'été va être succulent.

Bon déménagement aux migrants du premier juillet.

LES ANGES DE LA ROUTE

(Un *David Brown* — des tracteurs blancs, assez rares de nos jours, je pense que la compagnie a été rachetée par Ford mais je n'en suis pas certain. Le bonhomme roule dans son champ, en deuxième vitesse, probablement, sur les petites vitesses, ça veut dire qu'il navigue à environ trois kilomètres heure. Il veut bien s'arrêter. Il n'avait jamais vu de West, il s'informe, la grosseur du moteur, tout ça, on jase, nous faisons tous les deux de notre mieux, ça saute aux yeux.)

— Avez-vous fini vos semences dans ce champ-là ?

— Pas semé icitte c't'année. Juste retourné.

— Comment ça ?

— C'est pour la terre. Trop d'engrais, trop de pesticides. A meurt.

Il regarde la terre, et j'ai peur pour nous tous.

— Ah... Vous faites la rotation. C'est bon ça.

Il me fixe, pas du tout intrigué, mais juste un peu surpris, comme s'il avait depuis un moment enterré ses espoirs dans les labours d'automne.

— T'as pas l'air ben ben d'un gars d'la ville, toé... Es-tu instruit ?

— Vous avez pas ben ben l'air d'un gars qui fait la rotation, monsieur.

Les dents jaunes, le regard bleu. Ça faisait longtemps que mon petit savoir n'avait pas fait sourire un type qui a l'âge qu'aurait mon père.

- [read online Gambatte: Generations of Perseverance and Politics, a Memoir](#)
- [DNA: A Graphic Guide to the Molecule that Shook the World for free](#)
- [Rome: The Biography of a City pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- **Amor en vilo book**
- [Introductory Russian Grammar \(2nd Edition\) pdf, azw \(kindle\), epub](#)

- <http://xn--d1aboelcb1f.xn--p1ai/lib/Collages.pdf>
- <http://bestarthritiscare.com/library/DNA--A-Graphic-Guide-to-the-Molecule-that-Shook-the-World.pdf>
- <http://aseasonedman.com/ebooks/The-12-Secrets-of-Highly-Successful-Women--A-Portable-Life-Coach-for-Creative-Women.pdf>
- <http://cambridgebrass.com/?freebooks/Amor-en-vilo.pdf>
- <http://rodrigocaporal.com/library/Introductory-Russian-Grammar--2nd-Edition-.pdf>